

L'Euthanasie

L'affaire Schiavo – cette jeune femme américaine maintenue en vie depuis 15 ans grâce à une sonde gastrique – a fait la une de nos quotidiens en ce début d'année. Cette circonstance nous a conduits à mener une réflexion sur les problèmes liés à la fin de la vie et à l'euthanasie. Le 27 avril dernier nous avons consacré notre soirée aux questions suivantes :

Jusqu'où va la vie ? L'euthanasie est-elle une pratique acceptable ?

- **Une belle mort est-elle encore possible ?**

Aujourd'hui, le temps de la mort telle que la décrit M. de La Fontaine semble bien loin : *un laboureur sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants, leur parla sans témoin...* Le constat de la mort paraît plus compliqué qu'en ce jour terrible où les soldats romains étaient au pied de la Croix : *Arrivés à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt, il sortit de l'eau et du sang* (Jean 19 :33-34). Mais déjà du temps des apôtres, le diagnostic pouvait être contradictoire : voir le cas d'Eutychus, ce jeune homme tombé du troisième étage qui fut relevé mort mais que Paul prit dans ses bras en disant : *son âme est en lui* (Actes 20 :9-10).

- **Et qu'en dit la médecine ?**

Aujourd'hui on considère qu'un encéphalogramme plat supérieur à 2 minutes traduit vraiment que tout est terminé. En moyenne : un encéphalogramme plat de 1 minute, un arrêt cardiaque de 3 minutes et un arrêt respiratoire de 3 minutes sont le reflet de la moyenne des gens déclarés morts. Pourtant tout n'est pas si simple ; l'Association Suisse des Sciences Médicales a édicté des *directives médico-éthiques pour la définition et le diagnostic de la mort en vue de la transplantation d'organes*. Le document contient 11 pages. Par ailleurs, il faut aussi prendre en compte des témoignages d'hommes et de femmes dont les fonctions ont été arrêtées au-delà des limites indiquées ci-dessus et qui en sont revenus.

- **Et quelle est la bonne attitude à l'égard d'une médecine de pointe ?**

Faudrait-il conclure que la science a gâché la simplicité d'une mort naturelle ? Non ! Certes, la science avec les développements qu'elle a connus depuis un siècle donne naissance à de nouveaux problèmes. Le soussigné a, par exemple, assisté un cardiaque dont les fonctions ont été prises progressivement en charge par des machines. Mais les organes étant irrémédiablement atteints, il a fallu procéder au débranchement des appareils qui maintenaient le malade en vie artificiellement. Cette circonstance était très chargée sur le plan émotionnel et difficile à vivre. Pourtant, il ne faudrait pas que certains de ces inconvénients nous voilent le but de la médecine qui est d'aider, de soulager, de soigner, de guérir. Il ne faudrait pas que les difficultés suscitées par la sophistication des soins nous fassent oublier tous les avantages que nous pouvons en retirer. Qui voudrait retourner quelques siècles en arrière où une pneumonie mettait sérieusement la vie en danger, où beaucoup de nouveau-nés mouraient à la naissance et souvent leur mère avec eux ?

Une attitude négative à l'égard de la médecine ne se justifie pas. Depuis des siècles, cette dernière s'est développée sur la base du principe de l'amour chrétien exprimé en ces termes par Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne : *Je le soignai, Dieu le guérit*. Le Seigneur agit miraculeusement quand il le veut et le juge bon. Mais il est aussi l'auteur des lois qui régissent notre corps, lois que les hommes de science ont découvertes progressivement et dont les praticiens cherchent à restaurer le fonctionnement. Par ailleurs, le Nouveau Testament ne mentionne-t-il pas parmi les proches collaborateurs de Paul, Luc, *le médecin bien-aimé* (Colossiens 4 :14) ? C'est peut-être en raison de son conseil avisé que l'apôtre a posé le bon diagnostic au sujet de l'état de santé – ou de vie – d'Eutychus.

- **D'où vient la vie ?**

Jusqu'où va la vie ? Telle est la question qui nous occupe ! Avant d'y répondre il faut se souvenir d'où elle vient. La vie est fondamentalement un don de Dieu. Elle se terminera quand l'Eternel dira à l'homme : *Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière* (Genèse 3 :19). Ce mot adressé à nos premiers parents après la chute en Eden montre clairement que la vie serait accrochée à ce « fil » de la Parole de Dieu.

L'Ecclésiaste fait le commentaire de la Genèse en reconnaissant que la vie – dans son principe spirituel vital – est un don de Dieu : ...*avant que la poussière retourne à la terre, comme elle était, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné* (Ecclésiaste 12 :7). Dans la parabole du riche insensé, le terme de la vie dépend du « verdict » de Dieu : *Cette nuit même ton âme te sera redemandée* (Luc 12 :20). C'est le Seigneur qui connaît la fin de notre vie : *Eternel, fais-moi connaître ma fin, quelle est la mesure de mes jours ; je reconnaîtrai combien je suis fragile* (Psaume 39 :5).

Donc la vie est un don de Dieu et son maintien aussi. L'homme était placé dans le jardin *pour le cultiver, pour le garder* et comme le *lieu tenant* de Dieu (Genèse 2 :15). Le message de la rédemption va dans le même sens que celui de la création. Un des premiers biens à conserver est sans doute le corps et la vie. *Jamais personne, en effet, n'a haï sa propre chair ; mais il la nourrit et en prend soin* (Ephésiens 5 :29). Excusez-moi d'enfoncer ce qui me semble une porte ouverte : le croyant est responsable des soins qu'il apporte à sa personne en vue du maintien de sa santé. Certes, selon les affections dont il souffre, la décision à prendre ne sera pas facile. Toute option est à examiner et à peser devant le Seigneur.

Les chrétiens, dès le début du christianisme, ont œuvré et lutté pour préserver la vie des plus faibles, s'opposant à l'avortement et l'infanticide. Les lettres des apôtres contiennent des recommandations précises quant à l'assistance aux personnes âgées, soit au niveau de la famille, soit celui de l'église : *Que les enfants ou les petits-enfants apprennent d'abord à exercer la piété envers leur propre famille... Si quelqu'un n'a pas soin des siens, surtout de ceux de sa famille, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle* (voir I Timothée 5 :4, 8).

- **De quoi parlons-nous quand nous disons *euthanasie* ?**

Le mot euthanasie vient du grec *eu* (bien) et *thanatos* (mort). D'après l'étymologie il signifie la mort heureuse, la belle ou bonne mort. Mais aujourd'hui différentes situations médicales précisées par divers qualificatifs sont définies par ce terme. En voici un bref inventaire enrichi d'autres termes :

1) Acharnement thérapeutique : *obstination thérapeutique déraisonnable refusant de reconnaître que le patient est voué à la mort et qu'il n'est pas curable.**

2) L'euthanasie active : *des interventions ayant pour but direct de mettre fin à la vie; elles sont légalement interdites, même chez les mourants et les personnes souffrant de troubles cérébraux extrêmes. †*

3) Assistance au suicide : *aide accordée à une personne à se suicider, par exemple en lui procurant une arme, un poison mortel, un appareil pour injecter un tel poison. Cette personne effectue elle-même le geste décisif, c'est donc bien un suicide et non un meurtre. L'assistance au suicide n'est pas punissable en Suisse, pour autant qu'un motif égoïste puisse être exclu.** EXIT est l'association spécialisée de l'assistance au suicide.

4) Soins palliatifs : *soins destinés à soulager la souffrance d'une personne en fin de vie et à assurer son confort plutôt qu'à la guérir.**

5) L'euthanasie passive : *s'agissant de personnes en fin de vie amenées par leur affection à une mort inéluctable (...) et de personnes souffrant de troubles cérébraux extrêmes (...), le médecin peut soit renoncer à administrer des traitements de survie, soit interrompre ces derniers. Par traitements de survie, elles entendent entre autres, la réhydratation et l'alimentation artificielles, l'administration d'oxygène, la respiration assistée, la médication, la transfusion sanguine et la dialyse.†*

6) L'euthanasie indirecte : *s'agissant de personnes en fin de vie ou souffrant de troubles cérébraux extrêmes (...) le médecin peut utiliser les techniques de la médecine palliative pour combattre la douleur (...) même si elles impliquent un risque éventuel d'abrégé la survie du patient.†*

* Tiré d'une ETUDE SUR L'EUTHANASIE (2003), dossier présenté par le GEA (Groupe d'Etude des Assemblées et Eglises Evangéliques en Suisse Romande AESR)

† Tiré des DIRECTIVES MEDICO-ETHIQUES SUR L'ACCOMPAGNEMENT MEDICAL DES PATIENTS EN FIN DE VIE... de l'Académie suisse des sciences médicales (voir www.samw.ch)

- **Jusqu'où va la souveraineté de Dieu ? Est-elle absolue ou relative en ce qui concerne la fin de la vie humaine ?**

Les possibilités d'intervention de la médecine sont nombreuses : elles laissent une grande responsabilité à l'homme. Mais qu'en est-il de la souveraineté de Dieu ? Jusqu'où va-t-elle ? La souveraineté de Dieu est ou n'est pas. Elle ne saurait être relative, car dans ce cas elle ne serait pas.

Exemples : Saül qui cherche à attenter à la vie de David. Il n'y parvient pas, même si la survie du futur roi d'Israël tient parfois à un cheveu... Voir la fuite éperdue de David où il est déjà cerné par les troupes ennemies (I Samuel 23 :26-28). C'est par la protection souveraine de l'Eternel qu'il échappe à plusieurs reprises à ses poursuivants.

Hérode Agrippa 1^{er} connaît une fin tragique : il meurt rongé par des vers. Ce détail anatomique n'échappe pas à la souveraineté de Dieu ; l'Écriture dit en effet qu'il est frappé par un ange du Seigneur. Voir Actes 12 :23.

La souveraineté de Dieu s'exerce aussi sur les moyens thérapeutiques dont disposent les hommes pour rallonger la vie... ou pour la raccourcir. Dieu a intégré ces moyens dans son plan. Exemple : la mort par suicide de Judas, bien qu'elle relève de sa responsabilité. Dieu demeure souverain selon la compréhension que les apôtres ont eue de son geste d'après la prophétie du psaume 69.

- **Pourrait-on échapper complètement à la souffrance et à la mort ?**

Les réalités de la souffrance et de la mort ne sont pas gaies ; elles sont parmi les effets de la chute et du péché. Il est compréhensible que l'homme se hérisse et se révolte contre elles. Pourtant, aussi longtemps que nous sommes ici-bas, nous ne pouvons pas nous leurrer, souffrance et mort sont inéluctables. La souffrance peut être diminuée jusqu'à un certain point grâce à la médecine et à la science, mais il est illusoire de

vouloir l'écarter totalement de notre horizon. Le moment de la mort peut être reculé grâce aux mêmes moyens ; mais nous ne pourrions échapper totalement à son emprise (à moins que nous soyons en vie au moment où le Seigneur viendra chercher son Eglise). La sagesse consiste à avancer sur un chemin où les balises sont :

- la prière face à la souffrance et à la maladie pour en être délivré par le moyen du Seigneur (soit le rétablissement naturel des fonctions, soit la guérison par la médecine, soit la guérison par l'intervention miraculeuse du Seigneur),
- le recours à la médecine pour diminuer la souffrance et guérir de la maladie,
- la patience et le support si des problèmes de santé subsistent,
- l'acceptation qu'au moment voulu, le Seigneur viendra nous chercher par la mort ; pour le croyant la mort devient une délivrance : *Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, croyons aussi que Dieu ramènera par Jésus et avec lui ceux qui sont décédés* (I Thésaloniciens 4 :14),
- le discernement et l'acceptation de la volonté de Dieu pour nous.

Le déni de la souffrance conduit à des impasses : par exemple l'euthanasie active, le suicide ou la recherche de la guérison par des moyens occultes. Je les qualifie de voies sans issue car l'euthanasie active et le suicide (assisté ou non) ne comportent pas de solution à la mort, quoique laissent croire certains reportages télévisés ; seule l'espérance de la résurrection en Jésus-Christ constitue une réponse à la détresse de la mort et permet de mourir en paix. On peut comprendre, du point de vue humain, qu'une personne qui souffre cherche un soulagement par tous les moyens et en viendra même à souhaiter la mort. Pourtant dans une attitude de dépendance du Seigneur elle refusera les voies interdites.

Le déni de la mort conduit à une autre impasse : l'acharnement thérapeutique. C'est par refus d'accepter la mort qu'une certaine médecine veut absolument et par tous les moyens prolonger la vie de certains patients.

- **Quelle est l'importance des dispositions légales ?**

Que nous le voulions ou non, les dispositions légales auront inmanquablement des effets sur nos vies. Elles nous entraîneront dans certaines pratiques, peut-être sans que nous nous en rendions compte. Ou elles nous placeront face à des décisions que nous devons prendre en réaction à ces dispositions. De là la nécessité de notre prière pour le législateur et de notre engagement de citoyen dans la mesure où nous sommes consultés sur des projets de lois !

Deux articles du code pénal suisse concernent particulièrement la question qui nous occupe :

Article 114 :

Celui qui, cédant à un mobile honorable, notamment à la pitié, aura donné la mort à une personne sur la demande sérieuse et instante de celle-ci sera puni de l'emprisonnement.

Article 115 :

Celui qui, poussé par un mobile égoïste, aura incité une personne au suicide, ou lui aura prêté assistance en vue du suicide, sera, si le suicide a été consommé ou tenté, puni de la réclusion pour cinq ans au plus ou de l'emprisonnement.

Donc l'euthanasie active est condamnée mais pas l'euthanasie passive ou indirecte ; l'aide au suicide est tolérée en certains cas.

D'autre part, il faut aussi tenir compte des prises de position de l'Association Suisse des Sciences Médicales dont les directives ont quasi force de loi (voir la question ci-dessus réservée à la définition de l'euthanasie).

- **Conclusion**

Remercions le Seigneur pour le cadeau de la vie. Continuons de lui faire confiance si nous sommes éprouvés dans nos santés. Soyons solidaires de ceux qui souffrent et faisons tout ce qui est en nos possibilités pour les aider, les encourager, les soulager et les soigner. Réjouissons-nous de l'espérance de la vie éternelle qui est la nôtre en Jésus-Christ.

Jörg Geiser

EUTHANASIE

ou droit à la dignité de la vie

Introduction

Récemment on a demandé mon avis quant au sort qui a été réservé à Terri Schiavo qui, suite au jugement d'un tribunal, a été tragiquement abandonnée à la mort par le retrait de la sonde qui l'avait hydratée et nourrie pendant de nombreuses années, alors que son cerveau ne donnait plus de signes d'activité mesurables. Elle est devenue la victime passive de décisions prises par son mari, ses parents, les tribunaux et le gouvernement.

Ce jour là j'ai eu 65 ans et la coïncidence de date m'a fait réfléchir. Si je m'étais trouvé dans la vie professionnelle « normale », j'aurais atteint l'âge de la retraite. Tous nous vieillissons et journallement nous devons faire des choix responsables dans notre contexte moral et politique. Nous sommes aussi les témoins d'une culture qui aujourd'hui mène le débat et qui demain pourrait bien décider que des soins appropriés, pour les personnes âgées, ne sont plus supportables.

Une étude de cas en Suisse romande

Cette constatation vient de nous toucher de très près. Debby et moi-même venons de passer par une période dans la vie d'Edith Schaeffer, au cours de laquelle, nous, en tant que sa proche famille, avons dû nous opposer avec force aux médecins qui voulaient simplement la laisser « partir ». Contre l'avis de l'autorité médicale, nous avons ramené Edith Schaeffer à la maison où elle est soignée selon ses besoins. Les médecins étaient arrivés à leurs conclusions suite aux résultats de tests concernant la qualité et l'espérance de vie réduites.

Nous avons réagi lorsque nous avons constaté qu'Edith Schaeffer était sous morphine, sans cause médicale. Ces médicaments l'ont « calmée » et elle était droguée. Elle s'est même endormie lorsque son fils lui parlait. Tout son système était abruti.

La patiente avait été admise à l'hôpital pour être traitée d'un ulcère de l'œsophage et ce problème avait été rapidement résolu. Mais on nous a dit à l'hôpital : « lorsqu'un problème est réglé, d'autres apparaîtront, à son âge. Normalement on donnerait des antibiotiques, mais à son âge ! ». Sans consultation de la famille, des décisions ont été prises d'après lesquelles Edith Schaeffer continuerait la route vers une mort paisible... Son activité mentale avait été évaluée seulement pendant dix minutes, en français (alors qu'elle est anglophone), en l'absence de la famille, alors qu'elle était sous l'effet stupéfiant de la morphine.

Nous étions fâchés et même furieux. Nous avons insisté et prié pour obtenir de l'aide dans notre désir de faire l'impossible pour soutenir Edith Schaeffer dans ses possibilités de vivre, pour jouir de la musique, du contact avec les gens...

Le respect du prochain

Modifier nos propres programmes, réfléchir aux besoins d'une personne pour la nourrir et la désaltérer, pour lui permettre de jouir de conversations et de chaleur

humaine, l'entourer de prières et d'amour ne représentent pas des « soins extraordinaires », à n'importe quel moment de la vie. Etre dépendant des autres pour assurer sa survie n'est pas quelque chose qui commence avec la vieillesse ou qui justifierait le manque d'attention, voire l'abandon. Nous avons tous été si dépendants lorsque nous étions enfants, incapables de survivre sans une aide extérieure constante. Nos parents avaient la connaissance, la patience et l'engagement nécessaires pour pourvoir à nos besoins, alors que nous étions incapables de prendre soin de nous-mêmes et cela pendant de longues années.

Cela n'a pas toujours été plaisant, commode ou valorisant. Les exigences des enfants sont dérangeantes voire contrariantes. Nous sommes pris de court, surpris et parfois limités lorsque nous sommes impliqués dans la vie d'une autre personne. Nous avons été des enfants ayant bénéficié de la bonne volonté de nos parents pour nous donner de la nourriture et des boissons, nous veiller la nuit, changer nos langes et nettoyer nos régurgitations. Etre soumis à des inconvénients n'est pas une raison de se retirer, à moins que l'égoïsme ne nous gouverne ; mais à ce moment-là nous avons affaire à un désordre de la personnalité chez le parent.

L'euthanasie dans le concept de notre culture

La pratique d'une « douce » euthanasie est progressivement considérée et ensuite enseignée dans les milieux médicaux. Cette théorie accepte les plaintes des personnes valides et admet que leurs besoins soient satisfaits, en trouvant une douce solution pour éliminer le problème.

Auparavant, sous l'enseignement du christianisme et du judaïsme, l'être humain se distinguait de toute autre existence, en vertu de sa personnalité, son individualité et son identité spirituelle. Sans le constant rappel de la Bible, l'être humain est maintenant considéré comme un phénomène parmi d'autres, et il est finalement assimilé à toute autre existence. L'homme et la femme deviennent partie de la masse, en passant par une variété de procédés de vieillissement, continuellement en transition pour finalement disparaître comme une goutte d'eau dans l'océan.

L'être humain et son droit à la vie

Mais nous aimerions vivre, ne pas seulement exister pour ensuite être oubliés. Nous souhaitons être aimés, qu'on s'occupe de nous, qu'on nous parle et qu'on nous remarque comme une personne unique, telle qu'elle a été créée pour vivre. La vie, c'est ce que Dieu a créé ; il ne s'agit pas d'une manifestation particulière de l'existence. Nous ne transiterons jamais vers quelque chose d'autre. Chacun de nous est un être unique, avec un nom, une histoire et avec un avenir dans une vie qui n'aura pas de fin.

La perte de la vision biblique, sur les choses essentielles concernant la personne, ouvre la porte à d'autres considérations apparemment plus humaines. Toutefois elles sont cruelles et tranchantes comme une lame et tout aussi efficaces. La douleur, la perte de contrôle, ne plus être au top niveau de ses facultés antérieures, perdre sa forme sont des situations facilement considérées comme des raisons pour préparer prématurément la fin de la vie, avant que les problèmes n'aillent trop loin. Quelle que soit la nature de ces intentions, elles manquent leur but avec une précision mortelle.

Il est bienveillant de ne pas se moquer de la perte de mémoire d'une personne âgée. Nous sommes tous tentés de le faire. Mais il est cruel de se débarrasser d'elle. Nourrir une personne avec une sonde, réduire en purée la nourriture, offrir des boissons avec des protéines ou regarder une bouche qui salive représentent des désagréments, mais ces signes apparents sont négligeables par rapport aux bienfaits apportés à une personne qui est respectée, soutenue et encadrée.

Le véritable confort pour une personne est de savoir que la forme que prend la fin de la vie ne définit pas sa valeur en tant que personne. La Bible affirme que nous sommes des créatures nobles depuis le début. Nous ne devenons pas « humain » lorsque nous sommes talentueux, productifs, beaux ou minces ou si nous avons du succès. Les marxistes considéraient avoir de la valeur seulement lorsqu'ils apportaient une contribution à l'humanité. Les chrétiens savent que leur valeur provient du fait d'être créés à l'image de Dieu – aimés, uniques, éternels. Les déficiences présentes sont les conséquences de la Chute et ne sont pas des indicateurs qui entraînent pour une personne, la fin du droit à la vie.

Ce qui vient d'être dit ne sous-estime pas les décisions de personnes qui souhaitent arrêter le combat pour la vie, lorsque les connaissances médicales suggèrent qu'aucun progrès n'est possible. Je respecte le droit d'une personne de refuser de prendre des médicaments pour éviter de faire partie d'une expérience médicale, lorsqu'il n'y a plus d'espoir d'obtenir des résultats. Pourtant, souvent le désir d'abandonner le combat provient de signes de négligence de la part de la famille, de voisins ou d'amis, car le malade a l'impression d'être une charge ou un embarras. Il peut naître alors un sentiment de sacrifice de soi-même.

Indépendance... autonomie...

Mais durant presque toute notre vie nous avons été un fardeau ; pas exclusivement cela mais néanmoins une vraie charge. Car personne n'est jamais entièrement indépendant. Nous ne nous sommes pas faits ni soutenus nous-mêmes, au moins pendant les vingt premières années de notre vie et même souvent après. L'indépendance est un genre d'autonomie, un désir d'être Dieu. Il s'agit d'une fiction car dans le monde réel nous vivons par la définition de quelqu'un d'autre dans un monde déjà créé.

Lorsqu'une parente d'un certain âge nous a récemment demandé : « quel est l'âge auquel les autres ne devraient plus dire ce que nous devons faire, quand faire de l'exercice, que manger et combien boire, la réponse a été : jamais ! » Dans le monde créé par Dieu, nos corps ont besoin de nourriture, de boissons et d'exercices et nos esprits ont besoin de stimulation. On nous dit que même au ciel nous mangerons avec un vrai corps. Nous ne serons jamais entièrement indépendants ou autonomes.

De ce fait, l'idée selon laquelle il est vertueux d'être indépendant, est erronée et, puis-je me permettre de le dire, même idolâtre. C'est la poursuite d'une vision qui ne deviendra jamais une réalité, un rêve sur le monde qui ne deviendra jamais réel. Nous sommes dépendants et il ne devrait pas être embarrassant de dépendre des parents, des enfants, des voisins, des services sociaux ou de toute autre personne davantage capable de nous entourer par des conseils et de l'aide, lorsque notre corps ou nos facultés mentales feront défaut et que cela sera devenu plus évident pour d'autres personnes.

Socialisme ou responsabilité sociale

Peut-être que certaines personnes se souviendront de mes considérations antérieures au sujet de la réalité de la société dans une perspective chrétienne. Parfois, toute allusion à la responsabilité sociale est perçue comme le commencement du socialisme. Mais il ne s'agit pas de cela. Ce sont deux choses totalement différentes. La responsabilité sociale provient de la reconnaissance que nous sommes des êtres sociaux, dépendants les uns des autres. Nous pouvons remplir nos engagements sociaux volontairement ou payer pour cela, afin que d'autres accomplissent les tâches, cela en payant des impôts, en louant des services ou de l'aide.

Cela n'est pas le socialisme qui favorise la redistribution forcée de richesses en recherchant la rédemption ou la libération par des modèles mathématiques destinés à faire disparaître les inégalités. Le socialisme redoute et refuse l'individualité alors que la responsabilité sociale affirme l'implication et le besoin de l'individu. Le socialisme magnifie le groupe ; la responsabilité sociale respecte l'individu comme un prochain. Seulement là où elle n'est pas pratiquée – et ne sommes-nous pas habiles pour trouver des excuses et protéger nos propres carrières dans l'individualisme – devons-nous avoir un système de distribution qui cherche à combler de vrais besoins dont personne ne s'occupe. Cela pourrait prendre la forme d'une discipline dans l'église pour demander la dîme pour les pauvres, ou une entité publique supervisant l'éducation et l'apprentissage des métiers, la santé publique et la contrainte de lois pour l'ordre.

Il est clair pour moi, que partout où l'on admire excessivement l'indépendance – pour nous-mêmes, nos enfants ou nos parents – nous justifions notre propre retrait d'une assistance responsable. En tant que société, nous poussons nos enfants à prendre beaucoup trop tôt des décisions d'adultes. De même pour les personnes âgées, nous tendons à nous retirer et nous nous plaignons lorsque nos parents deviennent plus dépendants de notre présence, de notre aide et de notre soutien continu.

Uddo Middelman
Président de la Fondation
« Francis A. Schaeffer Fondation »

N.B. Traduction d'un texte tiré du journal « Footnotes » (Volume 13, N° 2) édité par la Fondation Francis A. Schaeffer.